

DISCOURS

Prononcé le 15 Mai 1775;

Par M. le Maréchal Duc DE DURAS;
 lorsqu'il fut reçu à la place de M. de
 Belloy.

MESSIEURS,

C'EST à l'amitié seule que je dois
 la place dont vous m'honorez aujour-
 d'hui. J'étois sans droit pour y prétendre;
 car le seul amour des Lettres, la seule
 estime des grands talens, ne font pas à
 mes yeux des titres suffisans; vos bontés
 ont suppléé à ceux qui me manquent,
 & j'en sens le prix dans toute son étendue.
 Je vous offrirai pour tribut ma sincère
 reconnoissance; elle m'inspirera
 sans cesse le zèle le plus ardent & le
 désir le plus vif de profiter de vos con-
 seils, de vos lumières, & de vos exem-
 ples. Vous voyant de plus près, MES-
 SIEURS, je ne pourrai que vous admi-
 rer davantage.

Dépourvu des talens qui sont si mul-
 tipliés parmi vous, je n'entreprendrai
 pas de retracer ici, comme je le dois,
 les éloges dont ce Sanctuaire des Let-
 tres a retenti tant de fois. Que vous di-
 rai-je de ce vaste génie qui vous fonda,
 & qui vous confia le dépôt de l'immor-
 talité des grands Hommes? que pour-
 rois-je en dire qui fût digne de vous
 & de lui? Je me bornerai à suivre le
 cours historique des destins de l'Acadé-
 mie; c'est tracer en même temps le
 progrès des talens & des lumières.

Votre Compagnie s'assembla sous
 la protection de l'Administrateur du
 royaume; elle continua de fleurir sous
 celle du Chef de la Magistrature; elle
 parvint à son plus grand éclat, quand
 Louis XIV, ce Prince qui se connoissoit
 si bien en gloire, affecta pour jamais
 à la royauté le titre de Protecteur de
 l'Académie. Ce fut alors & à sa voix
 que s'élevèrent des Génies sublimes dans
 tous les genres; ce fut alors que les
 Sciences, & sur-tout les Belles-Lettres,
 parvinrent en France à ce degré de per-
 fection, qui fait presque donner la pré-
 férence au siècle de Louis XIV sur celui
 d'Auguste.

Son successeur, que nous pleurons

encore, suivit les mêmes principes, si favorables aux Lettres, & en vit éclore les mêmes fleurs & naître les mêmes fruits. Mais je m'arrête, MESSIEURS: une voix véritablement éloquente vous a peint récemment, avec les traits du génie, sa bienfaisance pour les Lettres & sa bonté pour ceux qui les cultivent. Il me seroit mal d'oser rien ajouter à la peinture que vous en a faite ce Magistrat patriote & justement célèbre à tant de titres, que la voix publique appelloit depuis long-temps à la place qu'il occupe aujourd'hui parmi vous. Mais je ne puis refuser aux mouvemens de mon cœur & à la reconnoissance des bienfaits dont Louis XV m'a honoré, l'hommage dû aux vertus sociales qu'il monroit dans son commerce particulier.

Au milieu des occupations les plus importantes, au milieu même des peines dont le trône est bien loin de garantir, on n'a jamais vu son caractère de douceur & d'affabilité se démentir un seul instant; il se plaisoit à oublier son rang; il ne le rappeloit jamais dans la société, & il possédoit au suprême degré cette égalité d'ame, si précieuse dans un Souverain, si douce à rencontrer, & même si rare dans un particulier.

Le détail de ces qualités aimables me ramène naturellement, MESSIEURS, à l'Académicien si digne de vos regrets, & que je ne remplacerai parmi vous que par un attachement égal au sien pour ses Confrères: né avec des talens distingués, M. de Belloy en a toujours consacré l'usage aux vertus, qui perfectionnent les sociétés; instruit par la lecture des Grecs, animé par les succès éclatans de l'immortel Auteur de Zaire, il a donné à toutes ses productions la noble empreinte du patriotisme; il s'est fait un devoir, & ce devoir a fait sa gloire, de n'exposer sur la Scène que les tableaux intéressans de notre Histoire, de ranimer, de perpétuer l'héroïsme national par la peinture des Héros de la nation: les applaudissemens les plus flatteurs ont été sa récompense, & c'est à ces représentations que le cri du cœur françois se fait entendre. Qui n'a pas envié le sort des citoyens de Calais? qui n'a pas retrouvé dans son ame la même élévation, le même courage? Chaque spectateur se glorifioit d'être François: heureux mouvement d'orgueil patriotique, qui nous inspiroit l'ardeur de ressembler à nos ancêtres, & de nous signaler comme eux!

Il y a long-temps, MESSIEURS, qu'on a comparé les François aux Athéniens; la facilité de mœurs, l'esprit de curiosité, le goût des amusemens, la passion des Arts, l'amour de la gloire ont fondé la ressemblance. M. de Belloy l'a rendue sensible : & en effet, dans la sensation passionnée qu'excitoient à Paris ses tragédies, comment ne pas reconnoître cette impulsion vive & prompte qui agitoit Athènes. & Socrate lui-même aux éloges funèbres des Héros ? Aimable & brave nation, si susceptible de tant de vertus ! Il ne faut qu'en développer le germe dans vos cœurs ; & c'étoit le but de M. de Belloy ; c'étoit l'objet sublime de tous ses travaux. Un tel homme étoit bien fait, MESSIEURS, pour vous être associé ; vos suffrages couronnèrent ses talens, & votre amitié fut le prix de ses vertus : vous avez connu, vous avez honoré, vous avez chéri toutes ses qualités personnelles ; vous avez été les témoins de sa conduite, toujours noble sans hauteur, toujours modeste, en conservant la juste estime de soi-même. Né sans fortune, il s'interdisoit, pour l'augmenter, tous les moyens défavoués par un cœur pur & une ame élevée. Egale-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 37
ment éloigné de la bassesse qui mendie les bienfaits, & de l'orgueil qui les repousse, quel bonheur de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un tel homme ! J'en ai joui deux fois, & j'étois alors bien plus heureux que lui. Dans sa dernière maladie, privé des secours qu'exigeoit sa situation, la dérochant à ses amis, qu'il craignoit de fatiguer, ou plutôt d'affliger, son secret perça malgré lui ; il parvint au Roi, & Sa Majesté m'ordonna sur le champ de lui donner une preuve de sa bienfaisance. Cette circonstance me procura deux plaisirs bien vifs, celui de lire dans le cœur de notre jeune Monarque son empressement à soulager les malheurs qui parviennent à sa connoissance, & celui de voir, dans l'ame de M. de Belloy, les mouvemens de la reconnoissance la plus vraie. Il fit un effort pour la consigner dans la dernière lettre que sa langueur lui permit d'écrire ; & son dernier sentiment a été l'amour de notre nouveau Souverain.

Vous attendez sans doute, MESSIEURS, que je vous entretienne des qualités d'un Roi qui fait à si juste titre l'espérance de la nation ; plus on l'ap-

proche, & plus on aperçoit cet esprit d'ordre & de justice, cet amour de la vérité, cette aversion, ou plutôt ce mépris pour l'intrigue, cette disposition à la bienfaisance, & cette rare simplicité de mœurs, qui sont la base de son caractère. Mais sous son règne, aucun de ceux qui ont l'honneur de l'approcher & le désir de lui plaire, ne se hasardera à le louer autant qu'il pourroit l'être. Un si grand intérêt, MESSIEURS, m'impose la loi du silence, & me servira d'excuse auprès de vous.



R É P O N S E

De M. le Comte de Buffon, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. le Maréchal Duc de Duras.

MONSIEUR,

AUX lois que je me suis prescrites sur l'éloge, il faut ajouter un précepte également nécessaire; c'est que les convenances doivent y être senties, & jamais violées: le sentiment qui les annonce doit régner par-tout; & vous venez, MONSIEUR, de nous en donner l'exemple. Mais ce tact attentif de l'esprit, qui fait sentir les nuances des fines bienféances, est-il un talent ordinaire qu'on puisse communiquer, ou plutôt n'est-il pas le dernier résultat des idées, l'extrait des sentimens d'une ame exercée sur des objets que le talent ne peut saisir? La nature donne la force du génie, la trempe du caractère, & le moule du cœur; l'éducation ne fait que modifier le tout: mais le goût délicat, le tact fin, d'où